

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE THABANA-MORÈNA

Lettre de M. Germond.

Thabana-Morèna, le 20 juillet 1879.

Messieurs et honorés directeurs,

Il y a aujourd'hui un an que notre école industrielle a été fondée. Il est donc temps que je vous en parle. Ce serait plutôt à son directeur, M. Preen, de le faire, mais il veut bien me céder la plume. Cette institution est quelque peu ma fille, et il assure que c'est à moi qu'incombe le soin de vous annoncer qu'elle est enfin sortie des langes et qu'elle a commencé à faire ses premiers pas.

Lorsqu'un enfant est né chétif et malingre, ses parents parlent de lui le moins possible, mais sitôt qu'ils lui voient des joues fraîches et roses, ils racontent volontiers les maladies qu'il a faites et les soins qu'il a exigés. Je ferai de même, et si j'ai l'air de parler un peu trop de moi, vous voudrez bien n'y voir que l'effet de la joie que j'éprouve à constater que notre école industrielle est née viable.

Il y a longtemps, bien longtemps, que je projetais un établissement de ce genre. « Excudent alii spirantia, etc. », ce qui veut dire : « Mes chers collègues font des livres d'école, composent des cantiques, forment des instituteurs ; si je pouvais, pour ma part, enseigner à nos Bassoutos quelques métiers utiles ! » Possédant, à mon retour d'Europe, un atelier assez bien monté, grâce à la libéralité de quelques amis et en particulier de notre regretté M. Emile Peugeot, j'essayai de traduire mes rêves en réalités. J'avouerai volontiers que certains de mes plans ressemblaient fort à des utopies, d'autres ont été trouvés raisonnables, et quant à certains autres, l'avenir en décidera. Je tombais toutefois à un mauvais moment. Alors qu'aux mines de diamants le moindre manœuvre pouvait gagner 4 francs par jour, la perspective d'un long apprentissage ne devait pas être très attrayante pour nos indigènes. En Europe, le patron fait ses conditions et dit à l'apprenti : « Que me donneras-tu pour que je t'enseigne le métier » ? mais ici c'était l'inverse, et on me disait : « Combien me donneras-tu pour que je l'apprenne ? »

Il se présenta cependant des postulants, mais sitôt venus, sitôt partis. L'un voulait tout apprendre : faire des fenêtres, coudre des habits, forger le fer et tricoter des bas ; son zèle était à la hauteur des circonstances. Il en eut pour trois semaines. L'autre se donnait vacances sitôt qu'il lui en prenait envie ; d'autres se résignaient à pousser le rabot en attendant mieux, c'est-à-dire qu'ils pussent être admis à l'école normale de Morija. Ces débuts n'étaient guère encourageants, mais les premières difficultés furent bientôt surmontées ; d'autres, plus sérieuses, l'auraient aussi été si j'avais eu autant d'argent en poche que de plans en tête. Il me fallait pourvoir, et de mon mieux, à l'habillement et à la nourriture des élèves, et, quant au produit de leur travail, il était négatif plutôt que positif. Je n'avais pas les moyens de payer un chef d'atelier, et il m'était difficile, même avec la meilleure volonté du monde, d'être à la fois dans mon cabinet, à

l'atelier et sur mes annexes. Je n'entendais pas non plus sacrifier la tâche que le Seigneur m'a confiée à celle que je m'étais donnée moi-même. Les choses allaient donc assez mal et, lorsqu'à nos conférences annuelles on me demandait des nouvelles de mon école manuelle, j'avais le cœur un peu gros et préférais ne pas répondre.

Mes essais n'avaient cependant pas été faits en pure perte. Notre premier magistrat, M. Griffith, en entendit parler, et il m'engagea à persévérer, me promettant l'appui du gouvernement. Je pris l'avis de la Conférence qui demanda une subvention. Survient la guerre avec les Cafres; M. Griffith est nommé commandant des forces coloniales, et il quitte le Lessouto emportant avec lui mes espérances.

Cette fois, je crus que tout était fini, et je licenciai les quatre élèves qui me restaient encore. Notre demande n'avait cependant pas été mise au panier, ainsi que je l'avais cru. Nous apprîmes que la question de l'établissement d'une école manuelle dans le Lessouto avait été portée devant le Parlement colonial, et qu'il avait accordé dans ce but une somme annuelle de 7,500 fr.

Nous avons enfin le vent en poupe, et cela si bien, que d'autres que nous se disposaient à appareiller. La Conférence, comprenant qu'il allait de l'honneur de la Mission française à ne pas se laisser devancer, se décida à prendre sérieusement l'affaire en main. Elle réclama, en faveur de l'école de Thabana-Morèna, la subvention portée au budget colonial, et rappela de Matatiélé M. Preen, que ses aptitudes bien connues désignaient comme l'homme de la situation. Son arrivée au Lessouto ne pouvant avoir lieu avant quelques mois, M. Kohler, frère du missionnaire de Cana, voulut bien me prêter son concours. Le 20 juillet, notre école était ouverte de nouveau avec onze élèves et, cette fois, avec des chances sérieuses de succès. L'atelier de menuiserie étant trop petit pour que les apprentis pussent tous y trouver place, la moitié d'entre eux, à tour de rôle, travaillaient

dehors sous la direction d'un maçon indigène. Au commencement de décembre, M. et madame Preen arrivèrent de Matatiélé, et je leur remis la direction. L'école a continué à marcher d'une manière satisfaisante. Les apprentis ont huit heures de travail à l'atelier et deux heures de leçons le soir. Leur conduite a toujours été bonne. Leurs progrès sont réels ; pour pouvoir bien les apprécier, il faut savoir par expérience combien il est difficile d'amener un Mossouto à savoir distinguer ce qui est droit de ce qui est tortu. Ils ont certainement fait preuve de docilité, mais leurs maîtres, MM. Kohler et Preen, ont dû apporter, pour leur part, beaucoup de patience et de bonne volonté.

La menuiserie a été surtout enseignée, mais nos jeunes gens ont appris en outre à manier assez bien le marteau et la truelle. Une forge a été installée, mais seulement depuis quelques semaines. Le maître forgeron est originaire de Maurice. Grand a été l'étonnement de nos jeunes gens en entendant un homme de leur couleur parler couramment le français, cette langue si difficile, d'après eux, que des missionnaires seuls peuvent arriver à la manier. Nous désirons beaucoup le garder, bien que l'ouvrage fasse un peu défaut pour le moment. Il connaît bien le métier et s'en tirerait sans doute avec nos Bassoutos mieux qu'un ouvrier de la Colonie.

Je regrette que nos apprentis soient tous venus des environs de Thabana-Morèna, à l'exception d'un jeune homme qui nous a été envoyé par M. Irénée Cochet. Il en sera sans doute autrement lorsque l'école sera mieux connue et surtout mieux installée. L'atelier est trop petit, nous n'avons pas de cuisine, ni de dortoir ; les apprentis couchent parmi les copeaux ; l'appentis pour la forge suffit tout juste pour abriter le soufflet ; c'est sans doute du provisoire, mais il ne faudrait pas que ce provisoire se prolongeât, ce serait décourageant pour le directeur comme pour les élèves. Des constructions seront nécessaires, mais nous avons voulu éviter

de faire des dépenses aussi longtemps que la question de l'emplacement définitif de l'école n'était pas résolue. Quelques petites adjonctions aux bâtiments de la station ont seules été faites, et pour simplifier encore les choses, nos amis Preen font ménage avec nous.

Thabana-Morèna étant assez central, la Conférence désirait que l'école pût y rester. Toutefois, comme il n'y a pas de place sur la station pour un établissement de ce genre, nous avons demandé à l'autorité compétente de nous octroyer un coin de terre à trente minutes d'ici. Nous n'avons pas encore reçu de réponse définitive, mais il paraît que, pour plusieurs raisons, le gouvernement préférerait nous offrir un emplacement près de Massitissi, lequel a été jusqu'à ces derniers temps le siège de la magistrature du district. Non seulement le terrain serait donné à la Société en toute propriété, mais aussi tous les bâtiments qui s'y trouvent. Une telle offre est trop avantageuse pour être refusée. Le seul inconvénient qu'elle présente est que l'école se trouvera reléguée à l'extrémité du Lessouto. Il me sera sans doute pénible de la voir s'éloigner, mais son avenir m'est trop cher pour que je mette mes sentiments personnels dans la balance.

L'œuvre missionnaire n'a pas été stationnaire. Plusieurs personnes se sont converties durant l'année, entre autres le chef Moikhetsi, le personnage le plus influent de la tribu des Bataungs, après le vieux Abraham Moletsané. La conduite extérieure des membres de l'Eglise a été exceptionnellement bonne. Dieu veuille cependant que cela ne leur tourne pas en piège; j'ai mes craintes à cet égard.

Les esprits ont été bien agités par les événements politiques; tout autour de nous, ce n'était que guerre et bruits de guerre. Ils sont maintenant plus calmes, et nous pouvons espérer que la paix ne sera pas troublée. Les récoltes ont été mauvaises. C'est la troisième année que nos gens de Thabana-Morèna souffrent de la disette. L'hiver exceptionnellement pluvieux que nous venons de passer nous présage-t-il

une abondante moisson? Dieu le veuille ; mais que toutes ses dispensations puissent servir à l'avancement de son règne et à l'affermissement de son Eglise !

Recevez, Messieurs et honorés directeurs, mes salutations fraternelles et respectueuses.

P. GERMOND.

UNE VISITE A BÉTHULIE

Lettre de M. Dieterlen à sa famille.

Hermon, le 18 juin 1879.

... J'ai promis quelques mots sur notre voyage à Béthulie. Commençons par le commencement, c'est-à-dire par les lenteurs inévitables qui précèdent le départ : préparation du wagon, des vivres, des effets de tout genre dont on a besoin quand on entreprend un voyage dans la maison roulante. Tout s'engouffre dans le véhicule et la machine se met en branle, passant bruyamment sur les pierres et dans les ornières au détriment des voyageurs que ces cahots n'amusement qu'à moitié. Et puis, peut-on s'empêcher d'être triste quand on quitte le *home* pour quelque temps? Nous roulons, nous roulons. Nous voici dans l'Etat-Libre, traversant des pâturages qui étendent à perte de vue leur tapis d'herbe jaunie par le soleil et par le froid. Nous dételons pour prendre le repas traditionnel, dont le principal est toujours une tasse de café. Ceux-là seuls qui ont pratiqué le wagon dans ces pays peuvent dire les effets bienfaisants de cette tasse de café sur le physique et le moral. Nous repartons ; le jour baisse, nous voici au bord du Calédon qui coule silencieusement entre ses rives escarpées et couvertes de sable blanc. Le wagon descend la pente ; les pieds des bœufs clapotent dans l'eau ; nous y voilà à notre tour. Puis,